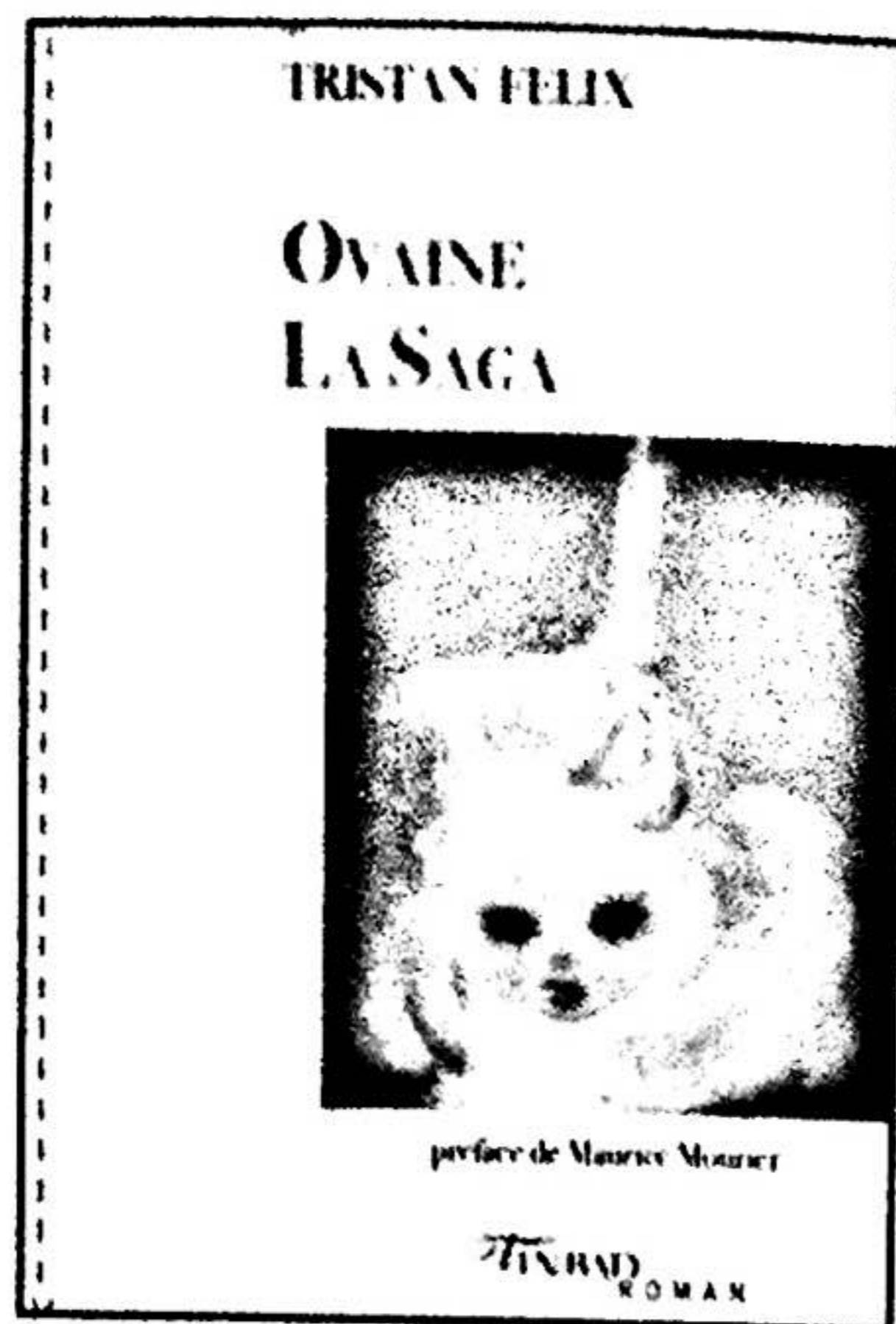


c'est-à-dire ce qui de la Révélation juive peut venir nourrir une réflexion sur les grands schèmes qui scandent la possibilité de l'homme, ce qu'avaient déjà entrevu les penseurs qui nourrissent la réflexion de l'auteur, penseurs juifs comme Levinas ou Derrida, ou profondément imprégnés de christianisme comme Jean-Luc Nancy ou, à son corps défendant, Sartre. Elle apporte ainsi une contribution précieuse à ce que pourrait être une relecture féconde des traditions religieuses, qui se fixerait, à travers leur diversité et leur singularité respectives, de relever l'éclairage qu'elles apportent à tel ou tel aspect de la condition humaine. ☉

JOËL ROMAN

Tristan Félix,
Ovaine, La Saga,
Tinbad, 2019,
224 pages, 23 €.

Nos anciens lecteurs ont de longue date fait la connaissance de Tristan Félix puisque c'est dès le numéro 2 de *Diasporiques*, en juin 2008, que Maurice Mourier nous faisait part de l'existence de ce drôle d'oiseau aux multiples plumages : Gove de Crustace, clown à la fois jubilatoire et tragique comme le fut Chaplin, marionnettiste « babillant en toutes langues, avec une évidente préférence pour celles qui n'existent pas », co-fondatrice avec Philippe



Blondeau de la revue *La Passe* où figurent des « traductions réelles, fictives ou divinatoires » à côté de « marqueteries de paroles brutes, de réécritures et de défigurations », authentique poète on l'aura compris, c'est-à-dire décalée, marginale et donc infiniment proche. Un an et demi plus tard, dans le numéro 8 de la revue, nous saluons la première naissance livresque d'Ovaine au travers de sept avatars de « ce petit personnage farcesque et passionné, toujours affairé à mille quêtes imprévues, [...], apprenant à exister », que Félix avait bien voulu nous confier encore inédits à l'époque. Et, en 2012, dans le numéro 17 pour partie consacré à la Bretagne, nous pouvions découvrir deux autres grands talents de Félix : celui de conteuse, au travers de six courtes nouvelles extraites de *Contes de mer*, celui de dessinatrice époustouflante, à l'encre de chine, de créatures imaginaires.

Et voici qu'Ovaine a grandi – tout en restant, miracle de la

poésie, à la fois œuf, embryon, nouveau-né et enfant – puisque c'est toute sa Saga qui vient de paraître. Ne manquez pas de lire cet ouvrage particulièrement attachant. Argumenter cette recommandation est une mission gratifiante mais aussi, je l'avoue, quelque peu perturbante pour quelqu'un qui, comme moi, ne peut s'empêcher de penser que toute analyse d'une œuvre authentiquement poétique – et c'en est une en l'occurrence – a toutes chances d'en être une trahison dans la mesure où le choc poétique que cette œuvre est susceptible de produire passe de façon essentielle – au sens fort du terme – par ses mots, tels qu'ils sont écrits, et où toute interprétation de ces mots ne peut qu'en affaiblir la puissance émotive. Ainsi la superbe préface de Mourier à l'œuvre de son ancienne étudiante évite-t-elle ce piège en étant en elle-même une sorte de poème en prose, directement inspiré par la *Saga* d'Ovaine bien sûr, mais qui l'accompagne avec émerveillement sans tenter « d'expliquer » l'émerveillement qu'elle procure. Témoigne aussi de cette légitime réserve une analyse que vient de publier l'un de ses admirateurs et qui évoque surtout (à juste titre) ce en quoi elle rappelle le *Jardin des Délices* de Hieronymus Bosch.

Aussi bien me contenterai-je, dans le même esprit, de recommander ardemment au futur lecteur d'Ovaine, cette fleur étrange du Mal et du Bien, du gargouillis et de l'éblouis-

sement, d'enfourcher sans hésitation le blanc Pégase en lui disant à l'oreille : « Va où je vais, le Magnifique, va, va, va ! », sachant qu'il l'emmènera tout droit au pays mystérieux où tout ressemble au monde « réel » mais où tout est irréel et dès lors embrase notre imagination. Le pays de la Belle et la Bête ? Peut-être mais en fait ce serait plutôt en l'occurrence celui de la fascinante Ovaine, avec les mille et une manières dont elle joue des mots et des choses pour nous détourner de la réalité et pour nous permettre d'en croquer joyeusement les terrifiants pépins.

PHILIPPE LAZAR

Rachel Ertel,
Mémoires du yiddish.
Transmettre une
langue assassinée. Entretiens avec Stéphane Bou, Albin Michel, 2019, 218 pages, 19 €

« Transmettre une langue assassinée » est le sous-titre de cet ouvrage ; et c'est la mission que s'est assignée Rachel Ertel depuis des décennies, en permettant aux lecteurs francophones d'avoir accès à l'extraordinaire richesse de la littérature rédigée dans cette langue avant que la barbarie nazie ne décime la quasi totalité de ses locuteurs. Les livres en question certes demeurent, ils gardent en tant qu'objets la